

La filature

Un texte de Pascal Krajewski

Écrit d'après l'installation *S.E.N.S.* de Marc-Antoine Mathieu
présentée au LiFE Saint-Nazaire du 21 mai au 11 octobre 2015

Disponible en ligne sur <https://lelifesaintnazaire.wordpress.com/>

« Avec un poursuivant qui me précéderait je ne serais plus
quant à moi un poursuivi. »

Italo Calvino, « La poursuite », dans *Temps zéro*

Le job avait l'air sans surprise ; une vraie sinécure. Suivre un obscur dessinateur dans ses déambulations, pour comprendre *ce qu'il cherche*. Je l'ai repéré à la descente du train : complet grisâtre, chapeau, visage banal, traits indifférents : un homme dans la foule. J'ai suivi le dos qui s'éloignait de la gare de Saint-Nazaire, ajustant ma course sur la sienne.

Il est entré dans d'anciens silos, je lui ai emboîté le pas, sans méfiance. On pénètre l'un derrière l'autre dans l'exposition *SeNSE of LiFE*. C'était moins une expo qu'un lieu de bascule.

Je l'ai perdu de vue un fragment de secondes en trébuchant sur le monticule de sable qu'ils avaient entassé à l'entrée. Étrangement, les échos de mes bruits de pas continuèrent de résonner longtemps (ou bien étaient-ce les siens?).

Avec l'obscurité de l'entrée et mon ombre qui masquait le dos de mon client, je n'ai pas compris tout de suite que quelque chose clochait. Je débouchai dans une salle sombre, faiblement éclairée par un lampadaire oscillant. Il me fallut plusieurs secondes pour m'habituer aux lieux et repérer mon homme. Ses gestes s'étaient hiératisés. Sa silhouette aussi avait perdu de sa naturalité, elle s'était simplifiée, stylisée. Il me semblait que je n'arrivais plus vraiment à suivre ses mouvements mais seulement à rattraper ça et là les traces de son évaporation.

« Maintenant que (...) le concept de mouvement n'implique plus la continuité du passage d'un corps à travers une série de points, mais seulement les échanges de place discontinus et irréguliers de corps qui occupent tel ou tel point... »

Italo Calvino, « La poursuite », dans *Temps zéro*

J'avais pénétré non dans un lieu habité de quelque forme émergente, mais dans un sas générateur de figures évanescentes. Se pouvait-il que ce fut en fait un piège à mon attention ?

Quand j'ai compris que je ne suivais plus un corps mais une image projetée sur un paysage, j'ai tout de suite pensé que mon client m'avait repéré, qu'il s'était glissé dans l'ombre derrière moi, et avait laissé un leurre tenter de me berner. J'esquissais un sourire ; me prenait-il pour un bleu ?

Je n'arrivais pas à déterminer si le lieu dans lequel l'image évoluait à présent était une carte en trois dimensions ou un véritable territoire. Il n'y avait pas les signes apparents habituels à la cartographie (pas d'échelle, pas de repères), mais il n'y avait pas non plus de sites ni de parages dans ce territoire vide : il n'était qu'un relief sans aspérité, un volume mathématique qu'un géomètre aurait matérialisé puis plié, un bout de papier froissé qu'un dieu aurait abandonné, la planche de dessin monumentale laissée à l'état de brouillon pour un projet en cours ou avorté. Ce n'était ni une carte ni un territoire - dichotomie devenue oiseuse à force d'être rabâchée - c'était un brouillon de dessinateur, en attente de ses premiers coups de crayon, matrice d'accueil pour une figure à venir. Et l'image de mon client était cette figure.

Elle avait changé d'espace. Elle était entrée dans un espace qui me restait inaccessible, et moi j'évoluais dans un lieu hybride de confrontation entre notre espace réel et l'espace plastique du dessin, laissé indéfini, c'est-à-dire gros de tous les possibles par sa virginité même.

Elle n'avait pas changé d'espace. Elle était *en train de chercher un moyen* de changer d'espace. L'image était projetée sur un corps qui servait d'écran ; elle tentait de pénétrer son support. Peut-être tentait-elle par là même de le sublimer, de support indifférent en médium consubstantiel. Elle se cherchait son espace. Elle tentait de s'y introduire, pour peut-être ensuite pouvoir le construire.

« Vous l'avez laissé s'échapper. Et vous n'avez pas retrouvé sa trace ? »

Alain Robbe-Grillet, *Les gommages*

Il y avait cette grande toile, infestée de formes tourbillonnantes. Des flèches ; non : des corps de flèches, bien repus, loin de ces versions malingres qui ne sont que trois traits sécants. La flèche ici n'était pas un signe, abstrait, mono-fonctionnel, mais un agent incarné, tangible, tout en mouvements et en grâce. C'est leur masse qui m'a le plus surpris, leur nombre, l'effet d'ensevelissement qu'elles semblaient porter en elles, comme une menace sourde. Mais je crois qu'en fait elles valaient comme engloutissement.

Alice a traversé le miroir; moi, je me suis faufile derrière la toile, celle du chevalet. Je retrouvais peut-être ainsi le geste des Indiens soulevant le voile de l'illusion (la Maya) pour découvrir le réel sous l'apparence des phénomènes ; ou bien celui des Grecs qui considéraient la recherche de la vérité de l'Être comme son dévoilement (*aléthéia*). C'était, pour ces sages et ces penseurs, une métaphore didactique. Pour moi, c'était devenue une description factuelle.

Emporté par l'appel d'air que produisait ce mouvement fléché - non pas celui qui donne un sens, directif, mais celui produit par le mouvement chaotique et isotrope de milliers de flèches - je me suis retrouvé à passer outre l'écran qui nous occulte la réalité.

Qu'était-il arrivé à l'image que je suivais ? J'avais perdu de vue l'auteur de chair et de sang qui devait se tapir dans le noir à la recherche *du bon moment et du bon lieu*, quand je ne serai plus susceptible d'entendre le bruit de ses pas, noyé dans ceux de l'image et les miens, quand je n'aurais plus l'occasion de deviner son ombre rodant, plongé dans le noir ou traqué par d'autres noirceurs...

En passant cette frontière, l'image semblait avoir réussi à s'infiltrer dans le monde dessiné qu'elle convoitait : elle était rentrée dans son espace.

« Wallas s'est obstiné dans sa poursuite. »
Alain Robbe-Grillet, *Les gommages*

Elle n'était plus une image projetée sur un paysage, mais un corps inséré dans son milieu. Ce faisant, elle s'était démultipliée, défragmentée, gagnant à la fois ubiquité et polymorphie. J'errais à présent dans un volume strié de fragments de diverses tailles, hanté d'images animées papillotantes : j'avais le sentiment de flotter au milieu des restes d'un navire, après un naufrage, sur une mer redevenue calme. Un rythme très lent, comme ralenti, se diffusait dans la pièce. Des sons provenaient de différents endroits et mêlaient leur voix, produisant ce qui aurait été une cacophonie, si elle n'avait été adoucie par un volume discret. Une après-tempête, au ralenti et en sourdine...
Je m'aperçus que mon pas lui aussi s'était ralenti et comme feutré, comme s'il s'était calqué sur le rythme des images. Je pensais à Ulysse au milieu des flots en train d'écouter le chant des sirènes.

J'étais comme hypnotisé par l'image du personnage que je suivais. J'essayais d'en retrouver la piste ou d'en dénicher les indices dans chaque fragment. J'essayais de faire parler ces pièces comme si elles étaient celles d'un formidable puzzle - afin de découvrir un mystère. Le premier mystère, l'originel, consistait alors à deviner de quel mystère il pouvait bien être ici question. Et d'abord quel était cet « ici » ?

Je me suis mis au centre de la pièce ; je me suis retrouvé au milieu du site. J'étais cerné par ces images qui me semblaient toutes dire la même chose, dans des langues différentes. Où étais-je quand je me tenais au centre de ce montage ? Et où était-il, celui qui était entré au cœur de ces images ?
Qu'est-ce qui reliait toutes ces images entre elles ?

« Je marchais de Planche en Planche
Avec lenteur et prudence
Je sentais les Etoiles autour de ma Tête
Autour de mes Pieds, la Mer. »
Emily Dickinson, *Lieu-dit L'éternité*

A force de les scruter je m'aperçus qu'elles partageaient la même ligne d'horizon.
Il n'y avait qu'un lieu commun à tous ces fragments, et c'était cette ligne d'horizon. Une ligne pure : un simple trait graphique. Un attracteur : le personnage n'avait de cesse de s'y rendre. Un lieu impossible : comme les arcs-en-ciel qui sont toujours « au loin », l'horizon est toujours, par essence, l'inatteignable.
J'ai eu la conviction à ce moment que c'était bien vers là que mon homme se dirigeait. Et dans le même temps, j'ai eu la conviction que c'était là aussi qu'il séjournait. Il était *l'habitant de l'horizon*, condamné à toujours aller vers ce lieu impossible qui toujours se retire - et assuré de toujours y être, pris dans son indéfectible encerclement.
Fallait-il y voir un nouveau supplice, celui de « l'habitant de l'horizon », ayant reçu pour mission de reprendre place dans son « lieu

propre », un lieu à jamais inaccessible ? Au contraire, pouvait-on l'interpréter comme une allégorie de la toute-puissance, celle du créateur, placé devant sa page blanche comme cet homme se tient au cœur d'un horizon vierge, matriciel ?

Me voilà plongé dans la binarité du pile ou face, du dilemme, avec le pressentiment que le dilemme ne se tranche pas mais s'accomplit uniment...

Soudain, plus effrayant encore, je m'aperçus que *je* partageais avec *elles* la *même* ligne d'horizon ! Se put-il que, sans m'en apercevoir, je sois moi-aussi passé du centre d'un dispositif au cœur d'une image ? Se pouvait-il qu'en voulant trop sûrement filer mon client, j'ai pénétré son monde graphique ?

« Mais, à présent, il avait reconnu, il l'avait presque reconnu, cet homme. »

Fiodor Dostoïevski, *Le Double*

Un temps j'ai cru devenir fou, être celui qui était filé, n'avoir jusque-là poursuivi qu'un miroir spécial qui me renvoyait ma propre image, vue de dos. Je ne me souvenais pas avoir cette taille, ni cet accoutrement - mais comment aurais-je pu m'en assurer maintenant ?...

J'ai cru que j'étais moi-même en train de disparaître de notre réel pour m'immiscer dans l'espace graphique et m'orienter moi-aussi vers ce lieu irréel. J'ai eu une crise de panique. J'ai couru vers le rai de lumière diffus et vertical dans lequel un signe infini de mauvais augure allait se perdre.

J'ai poussé la porte grande et le soleil radieux m'a souri.

J'étais sauf.

« Ce monde n'est pas une conclusion. »

Emily Dickinson, *Lieu-dit L'éternité*

Je compris que mon homme avait disparu, qu'il avait finalement été happé par ce monde dessiné dans lequel j'avais réussi à le traquer quelques temps, avant de le voir s'évaporer.

J'avais sans doute deviné le lieu vers lequel il tendait, mais je n'avais pas encore découvert ce qu'il y cherchait.

Je compris qu'il n'y avait plus rien à trouver ici, que mon client s'était définitivement inscrit dans un autre monde, l'espace graphique - et que c'est ce domaine que j'allais devoir à présent passer à la loupe. La visite de l'exposition devait se poursuivre et se prolonger dans la lecture des albums.

Ma filature avait pris fin ; commençait *L'enquête*.

A suivre...